



Synthèse de la session 2014 des Semaines sociales de France¹

« L'HOMME ET LES TECHNOLOGIES : LE DÉFI »

Par Jérôme Vignon

Je reprendrai pour conclure, après les synthèses de Christophe Fourel et de Nathalie Sarthou-Lajus, l'expression de l'action de grâce que l'on a entendue de la part de certains participants à l'issue de notre première journée, au terme des voyages apprenants.

Oui, je veux rendre grâce, remercier d'abord pour l'engagement de toutes les équipes qui ont fait de cette 89^e rencontre des SSF un événement exceptionnellement riche, chaleureux et par moment enthousiaste. Merci à Pierre Giorgini et à ses collaborateurs en particulier les équipes de Geneviève Brancart, de Thierry Sobanski pour l'informatique, de Guillaume Leroy pour la wiki radio. Merci à toute l'équipe des Semaines sociales du Nord Pas de Calais, au premier rang desquels leur président Denis Vinckier ainsi que Luc Pasquier.

Merci il va de soit également à l'équipe parisienne des SSF, animée d'abord par Jean-Pierre Rosa, puis par Hugues d'Hautefeuille. Merci au groupe de préparation dirigé par Christophe Fourel, dont la scénographie particulièrement audacieuse et innovante laissera une trace définitive dans notre manière de vivre et d'organiser les futures Semaines sociales. Merci à tous les bénévoles qui se sont multipliés pour nous rendre familier le dédale de l'université.

Porté par l'élan de cette session qui s'achève, je vous invite à noter d'ores et déjà le thème des prochaines Semaines sociales de l'an prochain. Nous y prendrons la mesure des ressources spirituelles qui émanent des sagesses, des cultures et des religions du monde pour y insuffler une vision neuve de la mondialisation. Elles se tiendront à l'UNESCO en partenariat et retenez bien la date car elle est exceptionnellement avancée aux 2, 3 et 4 octobre.

Parvenu au terme de notre aventure, je ne puis oublier que déjà avec l'encyclique *Rerum Novarum*, mais aussi de loin en loin, comme au début des années soixante ou après la fin du communisme, le christianisme a dû, comme nous l'avons fait au cours de ces trois journées, se mesurer aux ébranlements profonds en train de remodeler l'organisation commune et les valeurs dominantes de nos sociétés sous couvert de changements techniques ou économiques.

¹ La synthèse se compose de trois interventions, celle de Jérôme Vignon suivant celles de Christophe Fourel et Nathalie Sarthou-Lajus

Reconnaissons-le cependant, le changement porté par les technosciences paraît bien être d'une portée historique incomparable. Pourtant si quelque chose semble permanent entre les défis d'hier et ceux d'aujourd'hui, c'est bien l'ambiguïté, l'ambivalence des visages du progrès, selon l'expression de Philippe Rognon.

Selon l'exposé fondateur de Pierre Giorgini, il y a bien d'un côté l'apparition de nouvelles formes de relations sociales propres au mode maillé coopératif. Elles annoncent des réponses nouvelles aux impasses d'une économie exclusivement marchande, exclusivement concurrentielle, en ouvrant un espace à la gratuité et à la coopération. Mais de l'autre ; particulièrement dans le contexte de repli individualiste et de peur de l'autre que nous connaissons, ces relations sociales nouvelles peuvent aussi bien verser dans une forme de soumission volontaire. Il y a bien d'un côté, pour tout un chacun, une possibilité d'être responsable, dans chacun de ses actes, d'une parcelle visible du bien commun. Mais de l'autre, même sans recourir à l'épouvantail du transhumanisme, les séductions ordinaires de la technoscience (Flore Vasseur) instillent une défiance fondamentale à l'égard de l'homme. Ce qui n'a rien de nouveau. Déjà le libéralisme économique à l'état pur professait que l'homme devait se soumettre aux lois de l'économie.

C'est cette ambivalence que chacun peut percevoir qui met au défi la sagesse des religions. Le défi des technosciences est d'abord un défi spirituel. Je voudrais dans cette finale marquer en quoi le religieux à partir de l'expérience qui lui a été donnée de l'humain, recèle des réponses, des repères, une réserve de courage et de volonté pour suivre ce que Pierre Giorgini appelle le tiers chemin : ni déni, ni idolâtrie.

A l'imaginaire appauvri de technosciences auto suffisantes, *le Christianisme oppose d'abord une vision infiniment plus riche, infiniment plus prometteuse, celle d'un homme vivant, en Jésus Christ ressuscité.* Aucun déterminisme ni économique, ni social, ni scientifique ne sauraient priver l'homme d'aujourd'hui de sa capacité créatrice, de son aptitude à orienter son destin. C'est un abus du langage que d'opposer intelligence des machines produites par le cerveau des ingénieurs et l'intelligence humaine. Co-créateur, l'homme d'aujourd'hui est en capacité de donner visage humain à son avenir et ce n'est déjà plus construire un avenir humain que de consentir à ce que les avancées des sciences ne bénéficient qu'à quelques uns ou servent à la domination de quelques autres. Exclusion sociale et effets de domination sont déjà deux critères, deux repères par lesquels il faut interroger les soi-disant déterminismes technoscientifiques.

Mais comment faire prévaloir cette vision dont la dignité humaine reste le centre ? La ressource religieuse donne ici des repères d'éthique sociale et le courage de les mettre en œuvre.

Le christianisme offre bien une ressource d'éthique sociale face à l'ambivalence de la technoscience. Je suis frappé par le parallélisme des analyses, quasi sociologiques introductives à l'encyclique *Mater et Magistra* (1961) et de celles que nous avons pu faire au cours de cette session particulièrement dans le temps des ateliers consacrés aux changements relationnels (travailler, échanger, soigner, diriger, vivre ...autrement).

Aujourd'hui comme au temps de *Mater et Magistra* on assiste à de nouvelles formes de « socialisation », c'est-à-dire d'interactions sociales. Sauf que celles d'aujourd'hui ne sont pas tant destinées à ouvrir des droits qu'à donner à tout un chacun de nouveaux pouvoirs et de nouvelles responsabilités ; celles d'aujourd'hui ne s'accompagnent pas d'un renforcement

des règles imposées par les pouvoirs publics, mais servent au contraire à les subvertir. La priorité centrale du christianisme donné au bien commun ne supprime pas ici l'exigence de se doter de règles fortes, contraignantes pour maintenir cette boussole. Que l'on songe en particulier au renforcement des politiques de concurrence destinées à lutter contre les abus de position dominante, les inégalités de puissance issus de distorsions fiscales et sociales. Ce qui est nouveau c'est que ces règles doivent plus que jamais devenir internationales et d'abord européennes. Et ce qui est révolutionnaire, c'est que la construction de règles efficaces doit désormais faire appel à la compétence des communautés soumises à leur influence. Non seulement le principe de subsidiarité, mais aussi les principes de coopération et de solidarité inspireront les nouvelles architectures juridiques. C'est ce qu'on pourrait appeler une subsidiarité active.

Et à propos d'Europe, particulièrement de l'actuel président de la commission européenne, je veux dire tranquillement à Jean-Claude Guillebaud qu'il n'est pas loyal, il n'est pas digne en tout cas de l'esprit des Semaines sociales de reprendre sans aucune nuance les accusations véhiculées par les médias sans les confronter aux réponses qui leur ont été apportées.

*Enfin le Christianisme est-il, peut-être même avant toute chose, une Espérance, c'est à dire une réserve de courage et d'audace pour se projeter en avant, voyant comme aimait à l'écrire Péguy, ce qui n'est pas encore, et agissant en anticipation de ce qui ne se fait pas encore. Animés de cette espérance, nous sommes capables de vivre avec les technosciences, de nous ouvrir à la créativité qu'elles peuvent libérer, et être en même temps capables de nous déprendre de la volonté de puissance pour laisser place à la seule volonté de développement. Développement humain c'est aujourd'hui comme au temps de *Populorum Progressio* le mot charnière. Il nous renvoie à l'essence même du Christianisme qui donne, comme le suggère le Pape François la priorité au temps plutôt qu'à l'espace, à la montée de l'humain plutôt qu'à la conquête des territoires. D'où la justesse des images qui ont convergé ce matin pour restaurer notre rapport au temps.*

L'ombre du grand Teilhard planait donc sur notre rencontre et pas seulement dans le bâtiment qui porte son nom. Que son esprit visionnaire, sa confiance dans la grande convergence entre l'en avant d'une science humanisée et l'en haut d'une humanité réconciliée en la promesse divine éclaire votre route et fasse de vous les ambassadeurs de cette session, selon l'imaginaire de l'homme intégral.